

STEINER ET MESCHONNIC: POUR EN FINIR AVEC LA FABLE DE L'INDICIBLE ET LE SPECTRE DE L'OBJECTION PRÉJUDICIELLE : QUELQUES NOTES IMPROVISÉES SUR LE CLAVIER BIEN TEMPÉRÉ D'UN SCEPTIQUE

STEINER AND MESCHONNIC: TO BE DONE WITH THE MYTH OF THE UNSPEAKABLE AND THE
SPECTRE OF PREJUDICIAL OBJECTION: A FEW NOTES ON THE WELL-TEMPERED KEYBOARD OF A
SCEPTIC



Laurent Lamy
(Département de linguistique et traduction, Université de Montréal/Canada)
laurent.lamy@umontreal.ca

Résumé : Cet article interroge à de nouveaux frais la présomption s'attachant à l'idée qu'une part d'indicible rançonne l'opération de traduction et fait peser sur elle une objection préjudicielle à l'accomplissement de son mandat. Le point de vue de Georges Steiner, tenant de cette option, est confronté à celui d'Henri Meschonnic, qui propose une poétique du traduire qui relativise considérablement cet impact, qu'il impute à des facteurs sociaux et historiques. Meschonnic conteste pareillement l'ascendant du paradigme de la communication comme tuteur de la traduction, ainsi que la primauté de la motion herméneutique mise de l'avant par Steiner. Les arguties de Jose Ortega y Gasset sur l'indicible sont aussi battues en brèche. Prenant le relais de la théorie critique élaborée par les Romantiques d'Iéna et le postulat s'attachant à la transversalité des genres, Walter Benjamin voit dans le champ d'opération de la traduction un continuum de métamorphoses. Meschonnic emboîte le pas à cette vue en affirmant que la traduction implique une poétique qui construit une forme-sujet où le rythme et l'oralité renouent avec le langage du corps et concrétisent l'engagement sociopolitique du discours qui répudie le surplomb de quelque indicible ou impossibilité formelle de traduire.

Mots-clés : traduction, indicible, intraduisibilité, communication, théorie critique.

Abstract: *This paper takes issue with the drop shadow of an unutterable part of discourse presumed to weigh down on the felicity conditions of translation, thus constituting a preliminary objection to the stake and the scope of its endeavour. George Steiner's stance, who advocates this tenet, is thoroughly contrasted with Henri Meschonnic's poetics of translation, which puts in perspective with a sharpened edge the social and historical leanings of that kind of metaphysical fiction. Meschonnic takes also issue with the presumed ascendancy of the paradigm of communication as matrix of translation and the primacy of hermeneutics advocated in the same fashion by Steiner. Jose Ortega y Gasset's ratiocinations about the unutterable are also examined and recklessly repudiated. Taking over from the critical theory built up by the Romantics of Iena, with their postulate of transversal commutation of literary forms, Walter Benjamin sketches the whole field of translation as a continuum of metamorphoses. Meschonnic ratifies these views, claiming that translation implies a poetics which builds up a subject-form where rhythm and oral performance tie up with body language and materialize the socio-political engagement of discourse which repudiates the overshadowing of some kind of unutterable or formal impossibility of translation.*

Keywords: *translation, unspeakable, untranslatability, communication, critical theory.*

Si tout langage est acte de traduction, alors l'impossibilité théorique de traduire dont nous prenons connaissance et acte ne peut avoir pour nous que la signification qu'ont par la suite, dans la vie même, toutes les impossibilités théoriques de ce genre, repérées à ras de terre: dans les compromis "impossibles" et nécessaires dont bout à bout le fil s'appelle "vie", elle va nous donner le courage de la modestie qui d'elle-même exige non pas la chose reconnue impossible, mais celle nécessaire donnée à tâche.

Franz Rosenzweig (1998, p. 56).

86 **Q**uelle que soit la position que nous assumons dans le champ de la traduction, nous ne pouvons ignorer la vaste synthèse que nous a livrée George Steiner dans *After Babel*, œuvre-phare d'une déconcertante érudition qui allait relancer sur de nouvelles pistes, suite à son impressionnant balisage, la réflexion sur le traduire. Steiner reconsidérerait alors son impact sur une plus longue durée, celle des traditions intellectuelles et des grands mouvements de traduction ayant jalonné l'histoire de la culture occidentale, incluant les œuvres de source orientale qui y furent enchâssées comme parangons ou figures d'Épinal des mœurs des contrées lointaines dont on parvient encore à peine à percer à jour la véritable teneur. Appartenant d'emblée à la tradition humaniste, Steiner y explore, tantôt en profondeur, tantôt à tire d'aile, les diverses moutures – retraduction, réécriture, adaptation – auxquelles furent livrés les canons du florilège littéraire qui a contribué à façonner le profil de l'intellectualité occidentale.

Cette fresque monumentale présente les défauts de ses qualités: ses gloses et commentaires livrés à l'emporte-pièce à l'appui d'une rhétorique flamboyante sont quelques fois carencés sur le plan de la rigueur analytique. Mais la vision qui s'en dégage nous permet néanmoins d'embrasser de vastes pans de la culture littéraire universelle, et la pertinence de son apport pour la traductologie, de par la richesse de sa documentation, est indéniable, d'autant qu'il a thésaurisé de multiples facettes de cet art multimillénaire.

Une comparaison sommaire avec les thèses défendues par Henri Meschonnic nous offre déjà un découpage assez net. Alors que pour Meschonnic le traduire est une activité *sui generis*, chez Steiner il s'agit d'une variété, certes très féconde, de communication, laquelle a ici, à l'instar de la motion herméneutique pareillement primée par Steiner, valeur de paradigme. De la même façon, tandis que pour Meschonnic l'unité traductionnelle se situe au niveau du discours comme force verbale de subjectivation assortie à une poétique qui mesure ses enjeux, chez Steiner on s'en tient à la polysémie du "mot", à l'épiphanie du "nom" comme foyer de convergence centrifuge et centripète satellisant tout un spectre de connotations. Ce postulat cautionne sa thèse

selon laquelle c'est l'indicible, aussi bien que le champ de la métaphore, qui caractérise l'origine et la nature du discours. Voyons donc brièvement ce qu'il en est.

1. UNE GÉMELLITÉ INSOUÇONNÉE: L'ADOPTION DU PARADIGME COMMUNICATIONNEL SERVIRAIT-ELLE DE CAUTION À LA PRÉSUMÉE RANÇON DE L'INDICIBLE?

Pour Steiner, la traduction entendue d'abord au sens de transfert d'un système de désignations cohérentes à un autre système agréant une cohérence adaptable dans la sélection des vocables et dans la forme grammaticale, est "une portion de la courbe de communication que tout acte de parole mené à bien décrit à l'intérieur d'une langue" (STEINER, 1978, p. 56). Mais on n'est pas sorti de l'auberge pour autant. Cette recherche de l'équipollence dans la cohérence mutuelle de diverses nébuleuses sémantiques se heurte à un hiatus de grande envergure eu égard à l'inscription des œuvres sinon des mœurs illocutoires dans la durée. Il va sans dire que la dimension de sens ancrée dans l'épaisseur temporelle qui héberge et dynamise à la fois toute création de l'esprit humain et la production d'artéfacts culturels en général est capitale. De sorte que pour Steiner le facteur temps et, de là, la "donne" historique entrent aussi dans l'équation du destin de toute traduction comme variable à laquelle on ne saurait se soustraire. "Aucune forme sémantique, écrit-il, ne se place hors de la durée. Chaque fois qu'on utilise un mot on révèle les échos de toute son histoire antérieure. Un texte est toujours pris dans l'épaisseur d'une période historique donnée" (STEINER, 1978, p. 34).

Je commente: le faisceau de références qui a présidé à l'éclosion d'une œuvre, d'un texte ou d'un discours à une époque donnée peut présenter un cas lourd d'opacité référentielle lors de sa migration vers le champ gravitationnel de la sensibilité contemporaine où toute sollicitation de traduction est déjà balisée par les attentes liées au partage d'un horizon ontologique qui agrée un quantum x de situations de langage possibles et qui en disqualifie une quantité d'autres comme obsolètes, voire nulles et non avenues. C'est là précisément l'une des difficultés qui confèrent son mandat à la traduction et qui lui assignent sa prérogative en tant qu'instance créatrice: ménager les avenues d'une translation qui tient en équilibre les dissymétries entre les cohérences respectives des cultures de départ et d'arrivée. Cette opération, comme l'a fort bien démontré Umberto Eco dans son essai *Dire presque la même chose*, est d'abord affaire de *négociation* qui, loin de s'en tenir à la seule denrée linguistique, implique la considération expresse de "mondes

possibles” où la mise en œuvre du processus de translation entre les constellations langagières en appelle à une ductilité complexe impliquant la sensibilité au contexte d’énonciation, à l’amplitude et la densité sémantiques des formes susceptibles d’être agrées dans la langue hôte, aussi bien qu’à la prestation du spectre référentiel des concepts et idées susceptibles d’y être hébergés. C’est pourquoi Eco tient à stipuler que le traducteur n’est pas un “ peseur de mots”, mais bien un “peseur d’âmes” (ECO, 2006).

Par ailleurs, il va sans dire qu’en logeant son concept de traduction à l’enseigne du paradigme de la communication, Steiner ne connaît aucune hésitation à avaliser la tripartition désormais classique qu’a établie Roman Jakobson en distinguant entre la traduction intralingue (reformulation synonymique), la traduction interlingue (*translation proper*) et, enfin, la traduction intersémiotique (transmutation ou transposition dans des signes non verbaux). Le premier cas peut être rapproché, à mon sens, de la situation herméneutique originelle décrite par Hans Georg Gadamer, le plus important représentant de la philosophie d’inspiration herméneutique au XX^e siècle, et selon laquelle nous avons constamment à nous expliquer sur l’usage des termes que nous mobilisons à l’intérieur même de notre langue maternelle; bref, la traduction commence déjà *at home*. C’est une idée que va aussi entériner le logicien américain Willard Van Orman Quine lors de l’élaboration de sa thèse sur l’indétermination radicale de la traduction dans son remarquable ouvrage *Word and Object* (1960). Cela rejoint aussi, à mon sens, l’idée selon laquelle l’appropriation que chaque individu fait de la langue est le moteur même du langage, qui vise l’individuation du discours tout en lui imposant de sévères contraintes destinées à assurer la communicabilité de ce discours. C’est pourquoi l’écriture poétique, qui fréquente constamment la frontière du dicible et de l’indicible, ce dernier n’étant autre que l’horizon intériorisé du dicible courtisant le spectre indéfini des “mondes possibles”, requiert une bonne dose d’interprétation. J’énonce ici une conception très personnelle sur le rapport entre le dicible et l’indicible. De mon point de vue, l’indicible n’existe pas en soi, sinon nous ne pourrions en parler, ce qui est une absurdité. L’indicible ne forme donc pour moi que la limite ou la frontière du dicible, et je la qualifie d’“intérieure” ou je la dis “intériorisée” parce que nous ne pouvons absolument pas nous placer d’un point de vue extérieur au langage. Bref, nous habitons le langage comme le langage nous habite.

Cette position est conséquente avec une affirmation que l'on retrouve sous la plume du philosophe autrichien Ludwig Wittgenstein, à qui répugnait toute forme d'instrumentalisation de l'exercice du langage, qu'il concevait plutôt comme une "forme de vie" – *eine Lebensform*. Au § 19 de ses *Recherches philosophiques*, Wittgenstein écrit, en effet, que "se représenter un langage, c'est se représenter une forme de vie – *eine Sprache vorstellen heißt, sich eine Lebensform vorstellen*" (WITTGENSTEIN, 1960, p. 296, ma traduction). Pareillement allergique à toute instrumentalisation de l'exercice du langage et à son inféodation au seul paradigme communicationnel, Walter Benjamin concevait lui aussi le langage comme une forme de vie, plus précisément comme un *médium* ou un "milieu". Le postulat fondamental de la "métaphysique du langage" élaborée par Benjamin et qui sous-tend son fameux essai de 1923 sur "La tâche du traducteur" est le refus net, catégorique, de ravalier l'exercice du langage au simple statut de moyen de communication ou à un système de signes. Comme le souligne Antoine Berman dans le très beau séminaire qu'il a consacré à l'essai de Benjamin et qui a été récemment édité par son épouse sous le titre *L'Âge de la traduction*,

le langage est le milieu de toutes les communications, mais n'est pas communication lui-même. Ce médium n'est pas indifférencié: il contient des "zones" plus ou moins denses, et le passage d'une zone moins dense à une zone plus dense, c'est la traduction (BERMAN, 2008, p. 23, souligné de l'auteur).

C'est pourquoi aussi la seconde catégorie de traduction énumérée par Jakobson, la traduction interlingue, celle qui requiert le métier proprement dit, évolue constamment à l'interface entre l'intralingue et l'intersémiotique: elle chevauche sinon entre souvent en intersection aussi bien avec des zones d'indexation idiolectale ponctuant l'évolution interne d'une langue qu'avec les retombées de la transposition à l'aide de signes non verbaux. Par exemple, des éléments des terroirs québécois, maghrébin ou caribéen d'expression française peuvent refluer au cœur de l'acception standard de l'usage canonique de cette langue, tout comme les codes non verbaux du cinéma, de la danse, de la musique ou de l'informatique peuvent altérer et infléchir un usage plus normatif souvent encodé dans la pratique de la langue écrite ou parlée. Il appert que l'exercice de la traduction déborde largement le seul domaine verbal, ne serait-ce qu'en considération de cet axiome formulé par Jakobson: "Aucun spécimen linguistique ne peut être interprété par la science du langage sans une traduction des signes qui le composent en d'autres signes appartenant au même système ou à un autre système" (JAKOBSON, 1963, p. 80).

Faut-il pour autant conclure à une intraduisibilité foncière de la poésie et se résoudre au solipsisme de consciences cultivant des idiolectes autistiques dans quelque jardin d’acclimatation si étanche que personne ne peut y pénétrer? Oh, que non. Le caractère essentiellement “public” de tout exercice de langage, qui est une “forme de vie” et non pas un simple instrument de communication, nous libère de cette impasse. Je conteste fermement le ressort de l’indicible, primé par Steiner, puisqu’il postule un hermétisme insoluble qui, à son tour, présuppose l’existence d’un “langage privé”, ce qui est une *contradictio in adjecto*. Pour que la forme même la plus intime et la plus poussée d’introspection puisse venir à l’expression, elle doit transiger avec un idiome partagé par une communauté historique de locuteurs. C’est une idée fondamentale à laquelle souscrivait aussi Wittgenstein: tout acte de langage est social par essence, bref, il n’existe rien de tel qu’un langage “privé”.

Il ne faut pas confondre le lien social et l’ordre de la communication, qui lui est subordonné mais qui ne le fonde en aucune façon. Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, on a beaucoup tablé sur des paradigmes tels que celui de l’information ou celui de la communication. Ce sont des concepts fourre-tout, sinon des leurres qui n’épuisent pas la force du lien social que j’oserais – on pourra me contester – associer à la demande d’amour qui est l’apanage de toute forme vivante, un peu comme l’héliotrope qui épouse le mouvement apparent du soleil. La privauté de l’individu vivant demande à être connue et reconnue. Le langage n’est pas d’abord communication mais entrée en relation. La communication ou la transmission d’un contenu est subsidiaire, secondaire. Le désir désire être connu et reconnu, une privauté qui se décroïsonne et prête le flanc. L’interlocution est reconnaissance mutuelle agréant toujours un certain quantum d’asymétrie. C’est pourquoi les conditions-limite des langues expérimentales, les laboratoires ardents des poétiques qui déterritorialisent la langue partagée par une communauté de locuteurs demeurent à l’intérieur du champ ouvert du langage public et ne se cantonnent pas dans quelque *no man’s land* autistique. Que l’on considère le langage “exploréen” du poète québécois Claude Gauvreau, par exemple la déflagration phonémique de son recueil *Étal mixte*,¹ ou encore le langage *Zaoum* inventé par les futuristes russes Vélimir Khlebnikov et Alexeï Kroutchenykh, visant à dépasser la représentation “mentaliste” du langage et son inféodation à un ordre de la représentation pour ainsi faire brèche vers l’extraterritorialité du “trans-mental” – le terme “*zaoum*” est composé du préfixe russe *za-* (au-delà) et du nom *oum* (l’esprit) – nous demeurons

LAMY. Steiner et Meschonnic: pour en finir avec la fable de l’indicible et le spectre de l’objection préjudicielle : quelques notes improvisées sur le clavier bien tempéré d’un sceptique.
Belas Inféïés, v. 2, n. 1, p. 85-116, 2013.

toujours dans un rapport de contiguïté avec la sphère publique du langage, même si l'amplitude de la distanciation délibérément opérée par ces stratégies de disruption qui cultivent sans doute le fantasme d'une langue pré-originale purement acoustique est optimisée sur un mode paroxystique nous propulsant à la frontière de la dislocation.²

Non seulement n'y a-t-il pas impossibilité de la traduction, mais celle-ci est constante, augurale, première. Même lorsque je m'adresse à un locuteur qui partage avec moi une langue apprise et pratiquée communément depuis la tendre enfance, il doit me traduire et je dois me traduire vers (le tra- du traduire) lui pour nous faire entendre mutuellement. C'est le constat auquel en est venu Quine, et Gadamer pareillement: *translation begins at home*. Dans le même ordre d'idées, l'hypothèque que ferait peser l'opacité référentielle observée par Quine, aussi bien que l'indétermination de la traduction radicale à laquelle il souscrit, ne se résout pas dans une objection préjudicielle menaçant la félicité éventuelle d'une traduction. Ces clauses signifient simplement que le champ du traduire est ouvert, comme l'est celui de l'interprétation. Le traducteur doit y aller de coups de sonde, se livrer à des inférences et se munir d'hypothèses analytiques qui finiront pas former ce que Charles Sanders Peirce désigne comme la chaîne des interprétants au sein d'un processus de *sémiosis* illimité où l'on tente de cerner de proche en proche l'"objet absolu" ou l'interprétant final, bref, dans le cas qui occupe, la meilleure solution de traduction. En fin de compte, la traduction se situe sur la ligne de front de l'*opera aperta* évoquée dans un célèbre titre d'Umberto Eco, l'ouverture de l'œuvre n'étant autre que le concert anticipé de lignes d'univers convergentes dans le trafic des formes qui font brèche dans la dissymétrie foncière, historiquement constituée, des vernaculaires. Nul n'est tenu à l'impossible, précisément parce que l'impossible ne tient pas dans le champ ouvert de la traduction.

D'un autre côté, sans minimiser la portée du critère de l'usage essentiellement "public" du langage, qui sans doute façonne jusqu'aux délibérations les plus discrètes de la psyché en quête de sa propre vérité, force aussi est de considérer une aire de jeu purement créatrice, un ludisme foncier de l'usage où l'individu a prise sur l'ascendant de sa langue, l'élabore, la subvertit, la détourne, et même la ploie à sa guise, dès lors que la mise en discours de l'expérience participe à la gestation du sujet, agissant au principe même de son individuation. D'ailleurs, Ferdinand de Saussure avait déjà bien établi un rapport non antagoniste entre la *langue* comme système hérité de notre communauté de locuteurs et la prestation immédiate et spontanée de la *parole* comme

LAMY. Steiner et Meschonnic: pour en finir avec la fable de l'indicible et le spectre de l'objection préjudicielle : quelques notes improvisées sur le clavier bien tempéré d'un sceptique. *Belas Inféris*, v. 2, n. 1, p. 85-116, 2013.

élément créateur où l'individu "performe" la langue, la mobilise comme levier de son individuation, générant ainsi une valeur ajoutée qui pourrait éventuellement entraîner un gain en matière d'expression et être portée à l'actif de la langue partagée avec tout un chacun. Là-dessus, je tombe tout à fait en accord avec Steiner, notamment lorsqu'il stipule qu'en

l'absence d'un facteur résolument privé dans tout discours qui n'est pas totalement superficiel et irréfléchi, le langage se réduirait à une surface. Sans point d'ancrage dans la singularité irréductible du souvenir personnel, dans l'inimitable entrelacs d'associations du conscient et du subconscient, une langue purement publique, commune, mettrait en danger la conscience de soi (STEINER 1978, p. 168).

Y a-t-il là contradiction avec ce que j'énonçais plus haut en me reportant à Wittgenstein? Pas nécessairement, sauf qu'il faut s'armer de nuances et affiner les tenants et aboutissants de notre argumentaire. Pour bien mesurer ce qui est en jeu ici, considérons le type d'acte de langage réputé être l'un des plus marqués par l'inscription de la singularité d'un sujet, et fréquentant parfois les frontières autistiques de la conscience, soit la forme poétique. Celle-ci est aussi réputée être la forme d'artéfact verbal offrant la plus grande résistance aux offices de la traduction. Or, à mon sens, la difficulté associée à la traduction de la forme poétique, qui est davantage un mythe qu'autre chose, est surfaite car la spécificité pratique et théorique de la traduction varie en fonction de la spécificité de la pratique du langage à traduire, et le coefficient de difficulté qui lui est associé est proportionnel au degré de complexité affiché par le spécimen candidat à la traduction. À mon sens, l'intraduisibilité présumée de la forme poétique est un alibi pour les mauvais traducteurs. La traduction totale est impossible, on en convient, et ce en raison tout simplement de l'immanence des codes en usage dans chaque langue, qui sont irréductibles les uns aux autres, dans la mesure où ils agréent respectivement un usage nettement différencié de la force de projection des tropes, bref de l'amplitude de la connotation et, par conséquent, de marges de liberté et de latitudes très singularisées parfois en matière de métaphoricité.

Mais cela n'enraye pas pour autant le travail sur la translation de la forme poétique, puisque la résistance loge plutôt à l'enseigne des universaux de substance et non des universaux de forme, tel qu'a dû lui-même le concéder Noam Chomsky. Dans un passage de ses *Aspects de la théorie syntaxique*, auxquels nous reporte Steiner, Chomsky écrit dans un premier temps:

L'existence d'universaux de forme profonds... implique que toutes les langues soient bâties sur le même modèle, mais non pas qu'il y ait entre des langues particulières une

correspondance point par point. Elle n'implique pas, par exemple, qu'il existe nécessairement pour les langues une procédure raisonnable de traduction.

Dans une note à ce passage, Chomsky précise encore:

La possibilité qu'une procédure raisonnable existe pour traduire deux langues arbitrairement choisies dépend de l'existence en nombre suffisant d'universaux de substance. En fait, bien que l'on ait de fortes raisons de penser que les langues sont dans une grande mesure construites sur le même modèle, il n'y a guère de raison de supposer que des procédures raisonnables de traduction soient possibles de façon générale (cité par STEINER, 1978, p. 108).

Aussi, au lieu de nous gargariser avec des notions aussi éculées et fallacieuses que l'impossibilité de traduire ou d'abdiquer l'effort pour percer au cœur d'un présumé indicible, vaut-il mieux envisager une économie générale de la différence incarnée dans la cristallisation contingente et parfois plus motivée d'universaux de substance qui, en dépit de leur rareté et de la variété indéfinie de leurs spécificités, trouvent leur ancrage dans la couche la plus profonde des terroirs langagiers, qui ne sont perméables à une traduction qu'à la faveur d'une pénétration quasi chirurgicale des ressorts de la langue où affleurent de fugitifs points de tangence, souvent insoupçonnés, entre les diverses nébuleuses sémantiques qui sollicitent alors une "performativité" optimale de la part du traducteur.

On n'a pas à chercher midi à quatorze heures pour quérir des occurrences présentant une difficulté de principe pour passer d'une aître culturelle et linguistique à une autre. Par exemple, il est loin d'être assuré que des expressions idiomatiques telles que "mener quelqu'un en bateau" ou "monter un bateau à quelqu'un" puissent migrer vers d'autres langues en conservant le concept-clef de "bateau" comme substitut métaphorique à l'idée d'un leurre, d'une tromperie. Il n'est pas davantage acquis que le spectre sémantique développé autour du concept de "robe", ne serait-ce qu'à considérer simplement la série d'occurrences "robe d'un cheval" (couleur du pelage), "robe d'un vin" (charpente) ou encore "gens de robe" (magistrature), puisse demeurer intact et se frayer une niche dans d'autres langues, seraient-elles limitrophes ou de même giron que la langue française. Dans le même ordre d'idée, on peut observer que le terme "matière" n'existe pas dans la langue chinoise, la notion d'"esprit" lui étant tout aussi étrangère, précisément parce qu'il n'y a que de la matière et qu'il n'y a aucune raison de nommer ce qui est partout, serait-ce sous la forme plus subtile d'une "énergie" (*Qi*) diffuse et omniprésente. Ces occurrences, qui n'ont rien à voir avec quelque indicible, peuvent ou ne peuvent pas, peu ou prou, trouver de solution de

continuité entre les diverses configurations sémantiques corrélées à la pratique de telle ou telle autre langue, qui chacune ressortit à un horizon ontologique historiquement constitué, se voulant pareillement tributaire d'une forme d'ontogenèse les dotant chacune d'une plasticité propre, bref d'une souplesse et d'une adaptabilité caractéristiques eu égard aux ressorts de la métaphoricité. Plutôt que de parler d'indicible, il est plus indiqué de considérer une résistance critique, patente, plus ou moins justifiable sur la base de l'arbitraire de conventions ou de formes d'acculturations qui se sont cristallisées au fil du temps, de génération en génération, et qui hypothèquent la possibilité de discerner des candidats au titre d'universaux de substance.

De plus, je m'inscris carrément en faux contre toute considération expresse d'un statut spécial eu égard à quelque échantillonnage à saveur élitiste de spécimens de langage jugés plus prestigieux et qui seraient l'apanage des *happy few*: par exemple, les procédés mis à profit et souvent *suractivés* dans la gestation de la forme poétique, allitération, consonance, rythme, paronomase, prosodie, etc., se retrouvent également dans d'autres formes écrites et parlées du langage. Ces tournures et tropes de la langue foisonnent dans le parler le plus prosaïque évoluant au quotidien. Dès lors, quelle est donc la différence qui fait de la forme poétique ce qu'elle est, par contraste avec tout autre usage de la langue? Là-dessus, je m'en remettrai à l'énoncé très limpide du regretté Robert Larose qui affirme, dans son ouvrage majeur de traductologie:

Le poème n'est pas une manifestation contingente de la langue, mais le produit d'un langage suractivé qui ne se laisse cerner que grâce à un ensemble de lectures tangentes. Par suractivé, il faut entendre le parallélisme et la convergence des divers plans de la langue: son, rythme, allitération, assonance, consonance, contours d'intonation, structures morphologiques et syntaxiques, répartition d'éléments lexicaux et structures sémantiques (LAROSE, 1987, p. 133-134).

Il s'agit simplement de comprendre qu'avant de se mettre à deviser sur l'indicible ou l'ineffable, il vaut mieux interroger la richesse du matériau, la polysémie générée par l'agencement des vocables, la composante rythmique qui innerve la trame du poème noué dans la scansion du souffle et la tessiture de l'intonation qui traduisent l'unicité d'une voix qui s'y incarne en irradiant une palette singulière de chromatismes qui convient le clair et l'obscur. Ce ne sont là que les rudiments de l'art avec lequel le traducteur doit se familiariser avant d'entamer son mouvement de translation vers la langue-hôte.

2. LA MOTION HERMÉNEUTIQUE: LA RÉSISTANCE AU RAPT DE LA LETTRE ET LA CONSOLATION DU SENS

Quoi qu'en pense et en dise Meschonnic, on ne saurait faire l'économie d'une interprétation, ne serait-ce que pour apprivoiser ce qu'il désigne lui-même comme la "forme-sujet" qui court en filigrane de la poétique mise en œuvre dans le maillage très stratifié des éléments qui forment la matrice du poème. Je l'ai déjà mentionné, la motion herméneutique est le concept central de la vision qui se dégage de l'ouvrage de Steiner. Or, les quatre étapes qui jalonnent selon lui ce parcours herméneutique reflètent littéralement, dans la façon même dont elles sont libellées par Steiner, à moins que je ne m'abuse, l'image d'un viol, d'un rapt: il y a d'abord ce qu'il désigne comme un "élan de confiance", deuxièmement l'agression-pénétration, ensuite la phase d'incorporation et, enfin, celle de la restitution. La grande théoricienne des études postcoloniales et traductrice émérite du Bengali, Gayatri Spivak, sentinelle féroce du féminisme, n'a pas été longue à lui faire un sort, notamment dans son très fort essai, "The Politics of Translation" (1993/2000), d'autant plus que notre homme ne semble guère conscient du profil m'emprunte son affabulation, ne se formalisant pas outre mesure d'un vocabulaire qui lui paraît sans doute de bon aloi.

95

À mon sens, la première étape décrite par Steiner, l'élan spontané, confiant, vers l'altérité de l'œuvre étrangère, serait mieux servie par une intuition qu'Antoine Berman nous a livrée à titre d'hypothèse, peu avant sa mort, dans une note cruciale de *Pour une critique des traductions: John Donne*, soit celle de la pulsion-de-traduction. En effet, reprenant à son compte une expression de Novalis, dans une lettre à August Wilhelm Schlegel, grand traducteur évoluant dans l'orbite du cercle des Romantiques d'Iéna, soit celle d'*Übersetzungstrieb*, pulsion de traduction ou impulsion à la traduction, il écrivait alors:

C'est la pulsion-de-traduction qui fait du traducteur un traducteur, ce qui le "pousse" au traduire, ce qui le "pousse" dans l'espace du traduire. Cette pulsion peut surgir d'elle-même, ou être révélée à elle-même par un tiers. Qu'est-ce que cette pulsion? Quelle est sa spécificité? Nous l'ignorons encore, n'ayant pas encore de "théorie" du sujet traduisant (BERMAN, 1995, p. 74-75, note 83).

Le véritable contact se produit visiblement à la seconde étape, celle de l'agression-pénétration. J'interprète très librement: après avoir piqué la curiosité et suscité le désir de traduction, le corps étranger est une provocation et commande une manœuvre d'approche

circonspecte, une forme nuancée de séduction en vue de la fusion nuptiale, trahissant un désir de maîtrise qui est néanmoins rançonné par une part de soumission à l'esprit et à la lettre du corps étranger. Il s'agit en fin de compte de manœuvres d'approche par encerclement progressif et une patiente ingestion qui commande une négociation constante: le texte-source ne se laisse pas "ravir" sans une compensation significative de l'instance qui le sollicite et désire porter à son actif sa substance.

La troisième étape, celle de l'incorporation, correspond à une mise en relief et, parfois, une transfiguration des ressorts de l'œuvre candidate à la traduction, opération qui peut se solder par un enrichissement du texte-source en même temps que la langue-hôte y trouve son profit. Par exemple, Steiner nous rappelle que l'œuvre de William Faulkner n'est entrée dans la conscience américaine et n'a par conséquent élargi le canon de l'institution littéraire américaine qu'après avoir été traduite et passée au crible en France.³ J'ai pu vérifier moi-même, pour fins de recherches personnelles, que des poèmes d'Apollinaire, tel son *Salomé*, ou quelques-uns encore de Jules Supervielle, une fois traduits en allemand par les soins du poète juif d'expression allemande Paul Celan, ont acquis un relief incommensurable avec leur facture de départ (qui était assez pauvre, en fin de compte, notamment dans le cas de Supervielle), marquant un gain net en matière de poétique.⁴ Celan possédait cet art consommé de pénétrer au cœur du poème, d'en dissoudre les éléments pour y éveiller une matière en fusion, et ainsi bouleverser entièrement la charpente du poème, d'en redistribuer les atomes à la faveur de diverses percolations rythmiques pour en tirer enfin une forme éblouissante qu'il tenait à bout de souffle en allant fouir jusque dans les ténèbres les plus obscures.

La quatrième étape donc, celle de la restitution, n'est pas davantage une sinécure, puisqu'elle engage le combat avec les réglages les plus minutieux de la langue-hôte, ouvrant ainsi une espèce de chiasme (X), un abîme croisé en quelque sorte au sein duquel le traducteur fait l'épreuve de l'amplitude de la différence qui tantôt saura lui prodiguer des ancrages où quérir des embryons d'"affinité élective", tantôt le rebutera au point d'opter pour le partage d'allégeances bifides tendues entre les deux pôles de la traduction. Quand je dis "deux pôles", je m'en tiens à une vision simpliste de la problématique du traduire. Il n'y a jamais seulement un texte-source et un texte-cible. L'entre-deux révèle un foisonnement d'instances composites qui infléchissent la gouverne du poème sous la surface. Par exemple la guirlande de vocables sciemment parsemés et

LAMY. Steiner et Meschonnic: pour en finir avec la fable de l'indicible et le spectre de l'objection préjudicielle : quelques notes improvisées sur le clavier bien tempéré d'un sceptique.
Belas Inféris, v. 2, n. 1, p. 85-116, 2013.

greffés à la trame d'un poème tisse une étoffe qui est bien davantage qu'un pôle que tel ou tel autre traducteur devrait acheminer vers un autre pôle qui lui-même pose ses propres conditions d'hospitalité à l'endroit d'une poétique étrangère. À cet égard, j'estime qu'il nous faut répudier l'idée que les traductions littérales sont les plus fidèles. Parfois l'abîme est immense et l'on risque d'y sombrer. Il ne s'agit pas non plus d'aménager un "jardin d'acclimatation" pour y domestiquer à coups de boutures et à force d'élagage des plantes exotiques qui finiront par se confondre avec la flore indigène.

3. DE LA TRADUCTION COMME VECTEUR DE MÉTAMORPHOSES: TRANSVERSALITÉ ET COMMUTATIVITÉ DES GENRES CHEZ LES ROMANTIQUES D'IÉNA

On n'ignore pas non plus que le projet prométhéen d'une reconduction littérale puisant jusqu'aux racines les plus profondes de la langue-source, notamment chez Hölderlin, a donné lieu à une maestria incomparable en matière de traduction. Hölderlin, en effet, loin de forger cette espèce de sabir de grec et d'allemand qu'on observe dans les traductions d'Homère par Johann Heinrich Voss (1751-1826), va entamer une plongée vertigineuse dans l'élément natif des poétiques respectives de Pindare et de Sophocle, de façon à en extraire l'esprit et à en déporter la lettre à la faveur de cette *Verdeutschung* à couper le souffle qu'il cisèle à la limite de ses forces mentales et qu'il entreprend du reste *against all odds*. Il s'agit donc d'établir des "vases communicants" permettant d'extrader la force originelle du *logos* grec depuis le site de l'"oriental", au sens de l'auroral et de l'augural, vers le site du crépuscule, du "vespéral", le site de l'Hespérie (Occident) qui est l'*Heimat*, la demeure tardive du verbe en exil qui est encodé comme destin dans la tessiture profonde qui structure la langue allemande.⁵ Comme le note Robert Larose (1987, p. 142), Hölderlin désirait créer une "interlangue" habilitée à rénover l'allemand, en l'occurrence élargir et amplifier le domaine de puissance de l'allemand parvenu à un certain stade de son évolution. Ce stade est celui de la langue poétique de Hölderlin lui-même, qui se prévaut d'une notion en gestation dans la théorie critique des Romantiques d'Iéna, celle de *Potenzierung* ou "élévation à la puissance" des ressorts de l'expression, élévation qu'il va activer à la limite de ses forces et de ses facultés créatrices qui l'amènèrent aussi à fréquenter les

LAMY. Steiner et Meschonnic: pour en finir avec la fable de l'indicible et le spectre de l'objection préjudicielle : quelques notes improvisées sur le clavier bien tempéré d'un sceptique. *Belas Inféris*, v. 2, n. 1, p. 85-116, 2013.

frontières de la folie. La traduction d'*Antigone* de Sophocle par Hölderlin, qui a été raillée en son temps par des “grosses pointures” comme Schiller et Goethe, se laisse désormais appréhender comme l’une des réussites les plus brillantes de la *Weltliteratur*, tant par la limpidité aérienne, stratosphérique, de sa compénétration de la matière ductile de langue attique que par l’acuité de sa saisie de l’essence même de la *tragædia*, cette mécanique implacable dont nul ne ressort indemne ou vivant.⁶

98 Cette maturité “vespérale” de la poétique qui s’approprie au déclin de la culture occidentale marquée par la *Götterdämmerung*, la “désertion” ou le crépuscule des dieux, doit s’approprier, afin de se régénérer, l’élément originel de la parole qui est “indemne”, *heilig*, terme qui signifie aussi le “sacré”, *das Heilige*, c’est-à-dire une parole vierge de tout clivage dissociant le fond et la forme, mais qui nous met simultanément en contact avec le terrifiant, le “numineux” (*numinosum*) suivant la leçon de Rudolf Otto. Cette plongée vertigineuse nous fait découvrir, pour reprendre l’heureuse expression de Robert Larose, un “parler-centaure” qui transmute mutuellement les deux idiomes, leur découvre une secrète gémellité qui affleure en un point de tangence furtif où se peut pressentir l’épiphanie de ce que Walter Benjamin désigne comme la *reine Sprache*, la “pure langue”, médium tangentiel ou matrice fusionnelle des idiomes, fulguration purement transitoire du verbe qui communique avec l’incommunicable, car pour Benjamin il s’agit de faire du symbolisant le symbolisé lui-même. D’ailleurs, la conception de la traduction de Benjamin est directement tributaire de la théorie critique développée par l’aréopage de poètes, de penseurs et de traducteurs formant le cercle des Romantiques d’Iéna et évoluant autour de la revue *Athenäum* de Friedrich Schlegel, aussi bien du reste que de la posture héroïque de Hölderlin. Ma position est aussi celle de Benjamin lorsqu’il affirme dans son brillant essai *Sur le langage en général et sur le langage des humains*, rédigé sous forme de lettre qu’il fit parvenir de Munich en novembre 1916 à son ami Gershom Scholem, éminent spécialiste de la mystique juive (je traduis):

Die Übersetzung ist die Überführung der einen Sprache in die andere durch ein Kontinuum von Verwandlungen. Kontinua der Verwandlung, nicht abstrakte Gleichheits- und Ähnlichkeitsbezirke durchmisst die Übersetzung.

La traduction est le transfert d’une langue dans l’autre à travers un continuum de métamorphoses. La traduction traverse des continums de métamorphose, non pas des zones abstraites d’équivalence et de ressemblance (BENJAMIN 1997, p. 150).

LAMY. Steiner et Meschonnic: pour en finir avec la fable de l’indicible et le spectre de l’objection préjudicielle : quelques notes improvisées sur le clavier bien tempéré d’un sceptique.
Belas Inféris, v. 2, n. 1, p. 85-116, 2013.

Il faut cependant l'avouer: la tentative de Hölderlin était vouée à l'échec. Un échec grandiose. Un échec qui met en lumière une constante de la dynamique historique des cultures fondées sur la *literacy* et ressourcées par l'oralité ancestrale des formes d'expression, soit l'*intertextualité*. Steiner a raison d'affirmer: "Une culture progresse, en spirale, à travers les traductions de son passé canonique" (STEINER, 1978, p. 402). Et il ajoute un peu plus loin, ce qui est fort juste aussi: "Si, comme le proclame Whitehead, la philosophie occidentale est la note ajoutée au bas de l'œuvre de Platon, alors notre tradition épique, notre élégie, notre pastorale sont en gros une note à Homère, Pindare et les tragédiens grecs" (STEINER, 1978, p. 420).

Loin de se cantonner dans un mimétisme creux et sans substance, la traduction entrevue à travers le prisme de l'intertextualité, tant synchronique que diachronique, est pure instance de transformation qui nous achemine au seuil d'un *multivers transversal*. Je désigne par *multivers transversal* cette modalité évoluée de la *literacy* qui veut qu'une œuvre soit nourrie de plusieurs autres qu'elle transforme, métabolise en quelque sorte, tout en étant elle-même ouverte à sa propre transformation, par exemple par les soins du traduire qui déporte l'œuvre vers les horizons d'une culture qui pourra certes l'ingérer mais aussi encourir une acculturation libérant des lignes de force insoupçonnées de sa poétique avant qu'elle ne soit déracinée de son terreau natal. L'universalité des formes poétiques est ainsi ancrée dans des singularités déterritorialisées qui ne sont les espèces d'aucun genre puisque leur extradition par voie de traduction, entre autres, ne les aliène pas mais les transforme en spécifiant toujours davantage leurs propriétés en germe, virtuelles, qui émergent au contact avec l'étranger. La traduction, comme le suggère Walter Benjamin, est essentiellement un *vecteur de métamorphoses*.

Cette ouverture du champ de la poétique, pour reprendre ici le beau titre du poète américain Robert Duncan, *The Opening of the Field* (trad. fr. 2012), s'est amorcée dans la foulée des intuitions météoriques des Romantiques d'Iéna, notamment Novalis et Friedrich Schlegel, promoteurs d'une infinitisation encyclopédique et transversale des genres. La singularité de l'ironie et du *Witz* comme "embrayeurs" de l'écriture fragmentaire, s'ouvre vers l'infini dans la transversalité des formes qui s'entre-traduisent et s'enrichissent mutuellement en se co-spécifiant. Cette commutativité infinie que Novalis désigne comme la "versabilité" des genres, suivant la traduction de Berman (1984, p. 125), voulant que toute forme soit version d'une autre, conversion, subversion ou diversion, répondait au réquisit du pluralisme qui désormais pénètre

les consciences au contact d'une multiplicité de sources en provenance de contrées et de cultures qui débordaient largement l'aire de rayonnement du giron gréco-latin. La pensée romantique est syncrétiste et pluraliste, elle célèbre l'arbitraire, le *Willkürlich*, qui constitue l'idéal de la subjectivité cultivée. À cette "versabilité infinie de l'entendement cultivé (*gebildete*)" à laquelle en appelle Novalis (*Fragments II*, No 2369, cité in BERMAN, 1984, p. 125) correspond le processus d'infinisisation commandant la mobilité des formes poétiques et qui se caractérise par une potentialisation ou, comme je préfère traduire le terme *Potenzierung*, une élévation à la puissance et une amplification (*Erweiterung*) d'une multiplicité indéfinie de monades réflexives formant un univers spéculaire (du latin *speculum*: miroir) dont les innombrables plans de réfraction sont disséminés à travers la cristallisation de fragments critiques qui chacun fixe en lui-même un microcosme entier de la réflexion. D'où l'idée d'un multivers formant une chaîne réflexive qui loin de dissoudre la singularité de l'individu dans sa transversalité agit au contraire comme vecteur d'individuation. D'où l'ironie majeure: plus s'accomplit la potentialisation infinie de l'œuvre plus le sujet se reconnaît dans sa finitude propre.

100

Le métissage des œuvres et des formes, qui est presque un lieu commun de l'esthétique postmoderne, a pour ancêtre direct la théorie critique des Romantiques d'Iéna. Mais il en va de même du déracinement impliqué dans l'acte de traduction. Comme le souligne Antoine Berman dans *L'épreuve de l'étranger*,

dans toute traduction, chacun en conviendra, l'œuvre est comme déracinée. Or, ce mouvement de déracinement inhérent à toute traduction, quelle qu'elle soit, l'opinion courante le considère comme une perte, voire comme une trahison. Le texte traduit serait en défaut par rapport à l'original, parce qu'il serait incapable de restituer le réseau de connivences et de références qui fait la vie de ce dernier. Certes. Mais dans la perspective romantique, ce réseau est ce qui consacre la finitude de l'œuvre, dont la vocation est sa propre absoluité. Si l'ironie est l'un des moyens imaginés par les Romantiques pour élever l'œuvre au-dessus de sa finitude, il faut alors considérer la traduction comme *ce procédé hyper-ironique qui parachève le travail de l'ironie immanente à l'œuvre* (BERMAN, 1984, p. 159-160).

Or, c'est précisément ce qu'a en vue Walter Benjamin dans son fameux essai de 1923, "Die Aufgabe des Übersetzers", lorsqu'il écrit:

La traduction transpose ainsi l'original dans un domaine du langage –ironiquement – plus définitif, dans la mesure du moins où il n'est plus possible de l'en déloger par un quelconque transfert, mais seulement de le laisser toujours s'y élever dans son renouveau et en d'autres parties. Il n'est pas du tout fortuit que le mot "ironique" puisse ici évoquer la démarche spéculative des Romantiques. Ils furent précurseurs dans le discernement

exercé quant à la vie des œuvres, dont la traduction témoigne de la façon la plus éloquente (BENJAMIN, 1997, p. 21).

Cette évocation par Benjamin de la spéculation des Romantiques d'Iéna, notamment de leur théorie critique, soulignant au passage l'importance de l'ironie comme décodeur objectif des œuvres, est sans doute tributaire des minutieuses analyses qu'il avait conduites dans sa dissertation de 1919, *Der Begriff der Kunstkritik in der deutschen Romantik*, qui demeure encore, à ce jour, la meilleure étude sur le sujet (BENJAMIN, 1986). Benjamin use ici de la métaphore de la "transplantation" (*Fortpflanzung*) pour traduire cette idée d'une "survie" (*Überleben*), voire d'une "vie de surcroît" (*Fortleben*), parfois fortuite, qui serait accordée à l'œuvre déplacée hors de son terroir natif vers une aire de jeu qui libère en elle des potentiels qui préfigurent l'harmonie secrète entre les langues. Il faut noter que cette métaphore était déjà très en vogue chez les penseurs allemands inspirés, de près ou de loin, par les travaux de naturaliste de Goethe. J'ai pu la repérer notamment chez Johann Gottfried Herder qui écrit: "Nous recevons des contrées étrangères des notions à transplanter dans notre langue – *hier bekommen wir Begriffe aus fremdem Gegenden, in unsre Sprache verpflanzen.*"⁷ Derrière cette métaphore consacrée, tirée du lexique du botaniste, se dessine en creux un impératif d'une grande portée, en l'occurrence un correctif de taille apporté à une perception encore assez courante et qui départage le mouvement vivant des formes à travers le prisme de la traduction d'une idée préconçue qui la ravale à un rôle d'estafette ou de courroie de transmission. Loin de se résumer à la transmission d'un contenu vers une autre aire langagière, translation d'une langue à une autre, ou encore, comme l'écrit Benjamin, à une simple médiation (*Vermittlung*), la traduction est vecteur de métamorphoses et levier d'une réactivation des ressorts originaires de l'œuvre qui, à l'heure où sa gloire sonne le glas de son règne et voit son aura se dissiper pour entamer son déclin, est soudainement ramenée par les soins d'une traduction opportune au "temps de son surgissement".

101

Le chiasme (X) formé par le début du déclin de l'aura de l'œuvre à l'heure même de sa gloire et sa régénération par les soins de la traduction est une idée que Benjamin emprunte directement à Goethe. Cela signifie en outre que la vie des grandes œuvres se déploie sur un mode temporel propre, une ligne d'univers dotée d'une historicité singularisée qui distancie les conditions initiales de leur éclosion et les auspices sous lesquels la postérité est disposée à les accueillir. C'est une dynamique propre au destin des œuvres, qui ne présuppose aucune solution

LAMY. Steiner et Meschonnic: pour en finir avec la fable de l'indicible et le spectre de l'objection préjudicielle : quelques notes improvisées sur le clavier bien tempéré d'un sceptique.
Belas Inféris, v. 2, n. 1, p. 85-116, 2013.

de continuité entre leur gestation et les critères qui d’aventure pourraient baliser et avaliser leur réception à une époque donnée. Aléas et augures d’une félicité promise au déclin accompagnent un rayonnement inattendu, parfois hors du commun, que Benjamin appelle “gloire” (*Ruhm*). Mais ce “corps de gloire” n’a rien d’une épiphanie qui se projette dans l’éternité d’un instant. Comme le note Berman, “la survie de l’œuvre n’est nullement la pérennité d’une splendeur immobile”. Il nous reporte à la réflexion de Goethe, toujours d’une exaltante lucidité, pour qui justement “la traduction advient à l’œuvre comme destin et nécessité au temps de son rayonnement le plus radieux qui est aussi celui de son déclin” (BERMAN, 2008, p. 82). Goethe va donc en tirer la conclusion qui s’impose : pour l’œuvre figée dans sa gloire, qui ne tardera à s’étioler, car elle est aussi annonciatrice de son déclin, la traduction est “régénération”, “rajeunissement” : *Verjüngung*. La traduction, en effet, apparaît comme

ce mouvement qui, en posant l’œuvre dans un *ailleurs* langagier, la libère de cette végétation étouffante, de l’immobilité intangible de sa propre gloire et – littéralement – la *transplante* dans un sol plus neuf, où elle se régénère. Oui : *la traduction est transplantation* (BERMAN, 2008, p. 82-83).

102

Cette métamorphose de l’œuvre qui brise sa gaine originelle et l’affranchit de l’usure du temps qui l’assiège déjà au moment de sa gloire est un principe inhérent à l’œuvre qui appelle sa traduction, principe que Benjamin désigne comme sa “traduisibilité” (*Übersetzbarkeit*) dont le coefficient correspond à sa teneur en symbolicité. Dans son étude sur *Les Affinités électives* de Goethe, Benjamin écrit : “N’achève l’œuvre que d’abord ce qui la brise, pour faire d’elle une œuvre morcelée, un fragment du vrai monde, le débris d’un symbole” (BENJAMIN, 2000, p. 363). Les Romantiques d’Iéna vont épuiser le point de fuit de cette intuition. Pour eux, le plérôme des œuvres et les lignes d’univers par lesquelles elles transitent s’assimilent à une constellation à fragmentation multiple où la traduction, précisément, participe à cette “élévation à la puissance”, cette *Potenzierung* qui est appelée à libérer les potentialités en germe dans l’œuvre qui doit être “brisée” pour parvenir à son propre achèvement, s’approprier à elle-même en se désappropriant. L’entrechoc du fini et de l’infini, qui consiste à rendre le proche lointain et le lointain proche, est le paradoxe qui sous-tend la visée implicite du “traduire”. Comme le stipule Berman dans *L’épreuve de l’étranger*,

ce double mouvement qui caractérise le texte romantique, rendre le proche lointain et le lointain proche, est effectivement la visée de la traduction: dans le texte traduit,

l'étranger est certes rendu proche, mais, aussi bien, le proche (la langue maternelle du traducteur) est comme distancié et rendu étranger (BERMAN, 1984, p. 160).

Nous sommes de la sorte davantage en mesure de saisir l'affirmation de Novalis selon laquelle le *Dichten*, le "poétiser", est originairement un *Übersetzen*, un "traduire". De même façon, la théorie critique des Romantiques d'Iéna, qui est liée à l'idée d'une *Kunstsprache*, d'une langue de part en part artistique, aussi bien que le principe de l'Encyclopédie avalisant la transversalité des genres et des formes, invite secrètement, comme le souligne à nouveau Berman, à "une théorie de la traduction: dans une telle optique, *toute œuvre est traduction*, soit *version* indéfinie de toutes les formes textuelles et catégorielles les unes dans les autres, soit *infinitisation* des "mots de la tribu" (BERMAN, 1984, p. 161).

Loin de confronter le traduire à l'indicible ou à l'ineffable, cette infinitisation est le point de fuite vers lequel converge le faisceau de ses opérations et le levier de sa relance de l'œuvre candidate à la traduction. La justesse de ton, les approximations quantitatives et les ajustements qualitatifs, non moins que la cohérence du réseau d'inférences assurant l'unité de son propos et l'équilibre fragile qui tient en suspens la cohésion des solutions de traduction plus ponctuelles débordent largement l'apanage d'une équivalence formelle ou dynamique. Comme l'a affirmé Benjamin, l'établissement d'un régime d'équivalence ne suffit pas à rencontrer les attentes d'une traduction dont l'indice de compatibilité avec la facture de l'original est rançonné par l'amplitude de la différence accusée dans la gestation d'usages frappés d'un haut indice de contingence et d'acculturation lié à la courbe évolutive des constructions finies agréées par les langues mises en contact. C'est pourquoi les stratégies mises en œuvre dans une traduction doivent traverser un continuum de métamorphoses – *ein Kontinuum von Verwandlungen*. Qu'il y ait moult gains et pertes dans ce vaste négoce des formes où le bricolage et le recyclage sont monnaie courante ne doit en aucune façon constituer à mon sens une "objection préjudicielle".

103

4. CONJURER LE CHANT DES SIRENES : SPLENDEUR ET MISERE D'ORTEGA Y GASSET. COURTE THERAPIE INSPIREE DE LA THESE DE L'INDETERMINATION RADICALE DE QUINE

À l'instar de José Ortega y Gasset, Steiner en met beaucoup au compte de l'indicible et de l'ineffable, qui serait même à ses yeux une condition essentielle, générique, de l'usage de la parole. Dans une brève étude traduite en français en 1959, "Difficulté du langage", et citée par

Robert Larose (1987, p. 146), Ortega y Gasset y va de trois affirmations graduées sur la part d'indicible qui impose sa loi sur le champ du dicible. Je vais me permettre ici de pulvériser ce fouillis de poncifs qui ne mérite même pas le nom d'argument. Ortega affirme donc dans un premier temps : "Le langage est toujours limité par une frontière d'ineffabilité. Cette limitation se trouve constituée par tout ce qu'on *ne peut* absolument pas dire dans aucune langue."

Question de philosophe : comment fait-on pour savoir qu'il existe quelque chose que l'on *ne peut* absolument pas dire dans aucune langue ? Comment peut-on même en parler ? À quelle source doit-on puiser pour s'enquérir de cette information sinon pouvoir seulement l'affirmer ? C'est un peu comme les sourates du *Qoran* qui ne sont accessibles qu'à l'intelligence d'Allah. Comment fait-on pour savoir qu'elles sont réservées à sa seule intelligence, dès lors que ce genre d'intelligibilité n'est pas à notre portée et qu'il échappe totalement à l'exercice de nos facultés ? Quelle faculté nous permet de nous assurer des limites de nos facultés ?

Mais sur cette limitation s'en greffe une seconde, à savoir tout ce que le langage *pourrait* dire mais que chaque langue omet en comptant sur l'auditeur pour le supposer et l'ajouter. Ce silence n'est pas du même ordre que le premier : il n'est pas absolu mais relatif, il ne procède pas de l'ineffabilité qui est fatale mais d'une économie consciente. Par opposition à l'ineffable, j'appelle cette omission consciente de la langue : *l'inexprimé...*

Rien de trop inquiétant ici : les traducteurs chevronnés eux-mêmes procèdent à un savant dosage d'implication et d'explicitation dans la gestion de leurs stratégies de traduction. L'inexprimé, loin de se résumer à la simple omission, peut structurer subtilement la force de l'énoncé, lui servant en quelque sorte de catalyseur implicite qui permet de livrer le contenu avec une économie de moyens. L'ellipse n'est que la contrepartie de l'hyperbole. Tantôt la phrase procède par petites touches savamment calibrées et distribuées dont la progression fait une large part à l'elliptique, tantôt elle éclate dans la fulgurance hyperbolique d'une métaphore saturée d'images aux antipodes les unes des autres. Mais Ortega y Gasset, déjà desservi par une argumentation courte vêtue, tient à en remettre et à élargir son administration de preuves qui courent au naufrage, y allant d'une observation sortie on ne sait d'où, qu'il nous monnaie comme si elle allait de soi :

Mais il existe un troisième élément qui nous prouve à quel point la linguistique ne possède pas une pleine intuition de ce qu'est le langage. Les peuples les plus primitifs ne peuvent pas se comprendre avec leur seul langage qu'il leur faut compléter par des

gestes ; voilà pourquoi ils ne peuvent pas parler dans l'obscurité...(LAROSE, 1987, p. 146).

Je passe outre ici à l'observation idiote, d'ailleurs dénuée de tout fondement, selon laquelle les "peuples primitifs" (qui sont-ils? Qu'est-ce qu'être primitif? Sur quel critère se base-t-on pour établir que quelqu'un a quitté ou dépassé la sphère du primitif?) disposeraient d'un langage trop pauvre pour se dispenser de gestes, au point qu'ils ne peuvent parler dans l'obscurité. Consternant (je reste poli). Du reste, toute considération hiérarchique sur la présumée "performativité" de telle ou telle autre langue par rapport à telle ou telle autre langue est d'emblée stérile et caduque. La véritable question ici pourrait plus volontiers s'adresser à l'anthropologue ou à l'ethnologue qui, en sus de l'écrit ou de la vive parole, doit scruter et interpréter des gestes, des attitudes, des mimiques et physionomies qui, au demeurant, ne sont pas seulement l'apanage des peuples dits "primitifs", car le comportement humain est depuis fort longtemps ritualisé. La gestuelle humaine exhibe toute une grammaire non verbale qui, à mon sens, confère une dignité supplémentaire à l'expression des nos affects et de nos délibérations. Je n'ose même pas nous imaginer comme de vulgaires "têtes parlantes", des espèces de *bobble heads* bavardes qui n'auraient guère de choses à se dire du reste puisque, bien que peu de gens s'en rendent compte, une bonne part, sinon la presque majorité de nos paroles portent sur notre condition incarnée, sur le flux des pulsions qui trouvent dans le geste une extension toute naturelle. Mais de là à affirmer, comme le soutient le philosophe espagnol, qu'il y a de l'indicible et de l'ineffable pour ce genre de motifs, il y a toute une marge et non des moindres. En fait, l'argumentation d'Ortega y Gasset est tellement pauvre qu'on a l'impression qu'il essaie de se convaincre lui-même de ce qu'il avance.

Pareil propos nous situe bien au-delà d'un scepticisme de bon aloi quant aux capacités d'une langue à exprimer la totalité des objets, entités et individus transitant au gré des événements et régimes d'action dans le champ de l'expérience partagé par la communauté de ses locuteurs. Dans un essai d'abord paru par "épisodes" en 1937 dans le quotidien *La Nación* pendant son exil en Argentine, *Miseria y esplendor de la traducción*, Ortega y Gasset nous offre à cette occasion une spéculation dans la même veine, en l'occurrence une variante assez poreuse de l'hypothèse Sapir-Whorf sur le relativisme linguistique, suivant laquelle, en gros, l'exercice d'une langue détermine la forme ou l'orientation d'une pensée et la vision du monde qui la sous-

tend. Considérant la langue basque, Ortega y Gasset nous dit qu'en dépit de son état de perfectionnement, cet idiome se trouvait dépourvu d'un terme pour désigner "Dieu" et qu'en conséquence ses locuteurs durent recourir à une espèce de surrogat, d'expédient de fortune, l'expression *Jaungoikua*, qui signifie : "Seigneur de ce qui est en haut." Cette dénomination est calquée sur le nom donné aux seigneurs terrestres, de sorte qu'on était encore empêtré dans une conception très séculière de la gouverne divine. La conclusion d'Ortega y Gasset est que les Basques se voyaient ainsi handicapés conceptuellement et mal disposés à concevoir l'essence de la divinité, tant et si bien que ce serait la raison principale pour laquelle ils tardèrent et eurent maille à se convertir au christianisme. Ce n'est assurément pas avec ce genre de diagnostic tiré de prémisses passablement étriquées que l'on va jeter les bases d'une compréhension significative de l'interdépendance entre langues et cultures. Mais lisons la fin de ce passage dans la très belle traduction que nous en a donnée Clara Foz et qui se conclut de manière plutôt loufoque :

[II] s'est avéré que, dépourvus de nom pour désigner Dieu, les Basques éprouvèrent de grandes difficultés à concevoir son existence : c'est pourquoi ils tardèrent tant à se convertir au christianisme. Le vocable indique d'ailleurs qu'il fallut l'intervention de la police pour leur inculquer la notion même de la divinité (ORTEGA Y GASSET, 2004, p. 34-35).

En guise de courte thérapie, considérons une analyse beaucoup moins pompeuse conçue sur des bases minimalistes. La thèse de l'*indétermination radicale de la traduction*, formulée par le logicien américain Willard Van Orman Quine, rejoint précisément la situation que nous venons d'évoquer. Quine, on s'en rappelle, se prévaut d'un *Gedankenexperiment*, d'une "expérience de pensée". Supposons, nous dit Quine, qu'un anthropologue se rende dans une contrée lointaine, jusque lors inaccessible aux tenants de la "civilisation". Cette peuplade parle une langue absolument incompréhensible à tout locuteur qui n'appartient pas à cette communauté. À un moment donné, une espèce de lapin sauvage se pointe à l'orée d'une clairière et l'indigène qui accompagne notre anthropologue s'écrie en pointant du doigt vers l'animal : "Gavagai ! » Que se passe-t-il alors dans la cervelle de notre anthropologue ? Quine en profite pour lancer son hypothèse de l'indétermination radicale de la traduction, que je reformule ici dans mes termes et en usant de mes propres exemples : il n'y a aucun moyen d'établir avec certitude la référence exacte du nom prononcé par le locuteur indigène, qui ne peut fournir d'explication que dans sa langue, qui demeure totalement fermée à notre anthropologue: un lapin? Une forme de vie ? Telle

ou telle autre couleur (pelage) ? Notre repas de ce soir (civet) ? L'âme de sa grand-mère (qui s'est réincarnée en lapin) ? Le procédé de l'ostension (montrer quelque chose du doigt) n'est pas garant d'une identification plus plausible que telle ou telle autre: il n'y a pas moyen de savoir d'entrée de jeu si notre "indicateur" indigène en proférant "Gavagai!" vise le lapin en son entier, ou une partie de son corps, ou la couleur de son pelage, ou son agilité, voire s'il s'agit d'un mâle ou d'une femelle, etc.

Partisan d'une conception behavioriste dans l'analyse des actions et des attitudes, Quine s'en remet à une épistémologie de nature conjecturale, opérant à la faveur de jeux de concordances obtenues par tâtonnements et apprentissage de propriétés dont l'approximation est basée sur ce qu'il désigne comme des *hypothèses analytiques*. Dans son ouvrage magistral *Word and Object*, paru en 1960, où il défend en outre sa prise de position en faveur du *holisme* épistémologique (du grec *holon*: tout), dont je suis partisan et qui considère que toute propriété affichée par une partie ou une dimension locale de l'expérience est interdépendante avec la totalité de l'expérience du champ de la manifestation et, qui plus est, que toute affirmation est tributaire du cadre de référence d'une théorie préalable qui avalise tout un faisceau d'hypothèses analytiques, Quine écrit: "de même que nous ne pouvons parler sensément de la vérité d'une phrase que dans les termes d'une certaine théorie ou d'un certain schème conceptuel, de même, en somme, nous ne pouvons parler sensément de la synonymie interlinguistique qu'en termes de quelque système particulier d'hypothèses analytiques (QUINE, 1978. p. 121).

107

Je vous passe les détails plus sophistiqués de cette puissante analyse pour en conclure simplement que j'estime que tout traducteur ne fonctionne pas autrement. Ce que Quine désigne aussi, dans la foulée de son hypothèse sur l'indétermination radicale de la traduction, comme l'"opacité référentielle", couvre tout un spectre de nuances irradiant le champ sémantique à divers degrés depuis un noyau dense d'évidence forte vers les marges plus volatiles d'une expression saturée d'équivocité et souvent dotée d'un haut coefficient de polysémie. Le problème n'est pas qu'il y ait de l'incommunicable. Les mots nous manquent souvent. Sauf qu'il y a une différence notable entre affirmer, du moins reconnaître qu'il y a une bonne part de notre expérience qui se heurte aux bornes de l'indicible, et affirmer par ailleurs que cet indicible est un absolu, qu'il *existe en soi*, et qu'il constituerait même la loi intrinsèque du dicible (Steiner, et Ortega y Gasset à l'évidence).

La nature impérieuse de la pensée critique, son urgence première, celle que je tente de mettre de l'avant ici, est qu'il nous est loisible d'interroger et même qu'il importe que nous questionnions tout présumé, quel qu'il soit. Ne serait-ce que pour s'en convaincre, ou s'en débarrasser. Il ne s'agit pas de cultiver un scepticisme lancé tous azimuts à l'assaut de toute affirmation, mais de prendre en compte un maximum d'aspects et d'angles de vue pour jauger la nature d'un phénomène. Dans le cas qui nous occupe ici, celui de la traduction, la nature de son opération n'est autre que le transfert d'une modalité d'expression dans une autre qui opère sur le même registre, mais qui admet dans la gestion même de la "félicité" escomptée en matière de translation un taux variable d'équipollence. Il s'agit, en gros, comme le suggère Umberto Eco dans *Dire quasi la stessa cosa*, de jeter des ponts entre des "mondes possibles" et, pour ce faire, d'établir un régime calibré d'équipollence approximative mais la mieux ciblée possible en négociant sur le degré de compatibilité et le taux de compensations distribuées à l'échelle de toute l'œuvre candidate à la traduction (ECO, 2006).

L'érudition de Steiner est parfois probante et nous est servie avec beaucoup de panache, mais elle ne suffit pas à lever le fardeau des ambiguïtés qui grèvent son propos. Plutôt que de nous embarrasser avec des notions comme celle d'indicible, il vaut mieux, je crois, nous tourner vers des spécimens de traduction qui peuvent agir comme de véritables révélateurs et catalyseurs de notre perception du phénomène. J'estime aussi que l'examen d'une situation de traduction particulière, avec sa problématique et son horizon spécifiques, peut mieux nous éclairer sur le rapport entre le local et le global, sans doute mieux que des spéculations mur à mur qui prétendent réinventer la roue.

5. MESCHONNIC : POUR EN FINIR AVEC L'ASCENDANT DU PARADIGME COMMUNICATIONNEL

Meschonnic nous a livré, dès 1973, dans *Pour la poétique II*, un travail monumental de balisage en vue d'établir une poétique intégrale de la traduction, en fonder l'épistémologie et lui restituer toute sa force de transformation critique comme levier de l'évolution des pratiques du discours. De la série des propositions à caractère axiomatique qui lui ont permis de cerner une problématique articulée à une théorie critique qui ne fait pas de quartier, je ne retiendrai que celles qui concernent plus directement la question qui nous occupe ici:

LAMY. Steiner et Meschonnic: pour en finir avec la fable de l'indicible et le spectre de l'objection préjudicielle : quelques notes improvisées sur le clavier bien tempéré d'un sceptique.
Belas Inférieurs, v. 2, n. 1, p. 85-116, 2013.

L'illusion de la transparence appartient au système idéologique caractérisé par les notions liées d'hétérogénéité entre la pensée et le langage, de génie de la langue, du mystère de l'art – notions fondées sur une linguistique du mot et non du système, sur les langues comme actualisations particulières d'un signifié transcendantal (projection philosophique du primat européocentrique, logocentrique, colonialiste de la pensée occidentale). Ces notions aboutissent à opposer texte et traduction, par une sacralisation de la littérature. Cette sacralisation est compensatoire par rapport à sa neutralisation politique. Cette sacralisation et cette compensation définissent le rôle social de l'esthétique. Il ressort du jeu de l'opposition idéologique entre texte et traduction une notion métaphysique, non historicisée, de l'intraduisible.

Pour une œuvre donnée dans un rapport interlinguistique-interculturel donné, l'interaction des poétiques et la ré-énonciation historique peuvent ne s'être pas encore produites, peuvent ne pas se produire. L'intraduisible comme texte est alors l'effet culturel résultant de ces raisons historiques. L'intraduisible est social et historique, non métaphysique (l'incommunicable, l'ineffable, le mystère, le génie). Tant que le moment de la traduction-texte n'est pas venu, l'effet translinguistique est un *effet de transcendance* et l'intraduisible passe pour une nature, un absolu (MESCHONNIC, 1973, p. 308-309).

L'indicible se voit ainsi canonisé comme un seuil spectral au-delà duquel les offices du traduire achoppent, perdent prise, devenant de la sorte, pour user de l'expression connue, un peu comme cette région "où les anges n'osent s'aventurer" – *where angels fear to tread*. Mais ce n'est qu'un mirage, un simulacre de réalité, si je puis dire, le "précipité" de l'amplitude de la différence entre les instances sollicitant la traduction et leur capacité à héberger la facture d'une œuvre, une forme-sujet dont l'éclosion n'est pas synchrone avec les auspices sous lesquels évoluent la langue et la culture hôtes.

Ces axiomes deviendront les postulats d'une investigation de plus en plus serrée sur le traduire qui va acquérir toute son ampleur et sa portée dans un autre ouvrage magistral de Meschonnic, qu'il nous a livré en 1999, sa *Poétique du traduire*, qui se présente comme une théorie d'ensemble de la traduction et qui propose une critique, c'est-à-dire une fondation des principes qui relie l'acte de traduire à l'exercice de la littérature. Délaissant les sollicitations du *quoi*, du *pourquoi* et de l'*en vue de quoi*, la question méditée et approfondie par une poétique du traduire est celle du *comment* : bref, le langage *fait* autant et plus qu'il ne *dit*. L'élément matriciel et le vecteur de ce *faire*, de ce *poëin*, sont le rythme et la prosodie qui nouent en un continuum irréductible les diverses dimensions du sujet qui se produit dans la mise en discours d'une expérience de portée éthique et politique. Comme il l'avait déjà esquissé assez fermement dans "Traduire, situer" (repris in *Pour la poétique V: poésie sans réponse*), Meschonnic tient à démarquer sa théorie critique de la traduction, qui est une poétique, bref un "faire", de la motion

herméneutique préconisée par George Steiner dans *After Babel*, où ce dernier fait valoir précisément l'idée que "traduire, c'est interpréter". Pour Steiner, nous dit Meschonnic, la traduction interlinguistique n'est qu'un cas particulier de l'agir communicationnel :

Identifier la communication et la traduction pose que la communication qui a lieu à l'intérieur d'une même langue (du passé au présent – problème spécifique, ou tout dans le présent) est homologue à celle qui a lieu d'une langue à une autre. Cette identification annule, avant même de pouvoir l'étudier, la spécificité du rapport langue-littérature dans chaque langue, et de langue-littérature à langue-littérature, variable historiquement (STEINER, 1978, p. 198).

C'est là le postulat de base de sa *Poétique du traduire* : la théorie du langage n'a pas de meilleur terrain que le traduire pour désenclaver son exercice du schème réducteur qui en fait un sous-produit du paradigme communicationnel. Traduire, aussi bien que l'exercice du langage, constitue une *activité* avant de se révéler un instrument de communication. Il importe donc, dans un premier temps, de désinstrumentaliser le traduire qui est foncièrement un *acte de langage*, et non pas un véhicule de communication ou quelque module véhiculaire appelé à convoier un quantum d'information entre diverses contrées langagières. La littérature est exemplaire à cet égard, de par son auto-référentialité, car elle se produit en référant à sa propre expérience : elle ne communique rien. Ou plutôt : ce qu'elle communique est peu de choses en comparaison de ce qu'elle *fait*. L'activité du traduire ne peut désormais plus être confinée à une fonction ancillaire :

Traduire met en jeu la représentation du langage tout entière et celle de la littérature. Traduire ne se limite pas à être l'instrument de communication et d'information d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, traditionnellement considéré comme inférieur à la création originale en littérature. C'est le meilleur poste d'observation sur les stratégies de langage, par l'examen, pour un même texte, des traductions successives (MESCHONNIC, 1999, p. 14).

La seule possibilité de pénétrer au cœur de cette opération est de prendre acte de l'unicité de son articulation au discours où la langue se fait sujet et n'est plus un réservoir ou un capital de ressources lexicales dissociées de la dynamique du discours formant un continuum façonné par le rythme et la prosodie qui dénotent de manière expresse l'individuation d'un sujet. On peut alors faire son deuil des préceptes associés à la recherche de la transparence et de la fidélité et jusque lors canonisés par l'incurie d'une réflexion à laquelle manque un sens critique et qui en font "les alibis moralisants d'une méconnaissance dont la caducité des traductions n'est que le juste salaire" (MESCHONNIC, 1999, p. 16). Ici la perspective change du tout au tout : "L'équivalence

recherchée ne se pose plus de langue à langue, en essayant de faire oublier les différences linguistiques, culturelles, historiques. Elle est posée de texte à texte, en travaillant au contraire à montrer l'altérité linguistique, culturelle, historique, comme une spécificité et une historicité" (MESCHONNIC, 1999, p. 16). Cette avenue a été ménagée par une révolution radicale qui progressivement a lézardé l'édifice des idées reçues aussi bien sur la littérature en général, sur l'essence de l'action poétique que la nature du langage dans sa plus large extension, sur lesquelles désormais est jeté un éclairage beaucoup plus juste grâce à l'ouverture d'un chantier multilatéral de traduction qui lie intimement poétique et modernité. Bien davantage activité que produit, on découvre alors "qu'une traduction d'un texte littéraire doit faire ce que fait un texte littéraire, par sa prosodie, son rythme, sa signifiante, comme une des formes de l'individuation, comme une forme-sujet" (MESCHONNIC, 1999, p. 16).

Pour Meschonnic, la traduction est d'abord et avant tout un *acte de langage*. Et la critique des traductions, la poétique proprement dite, un travail de *palimpseste*. Ici, nul antagonisme de la théorie et de la pratique qui forment une interface de la poétique : la conscience des enjeux est l'objet de la théorie, et la spécificité du concret celui de la pratique. Meschonnic entend donc en

111

découvrir avec ce qu'il désigne comme la "langue de bois du traduire", qui est l'apanage d'un jargon spécialisé convoquant les sourciers et les ciblistes dans un tournoi à la ronde où les uns et les autres sont satellisés autour de notions creuses comme l'équivalence et la fidélité, la transparence et l'effacement du traducteur, à qui en fin de compte serait dévolue une seule tâche, celle de l'interprétation partagée entre le fond et la forme.

Une fois ces poncifs répudiés, il reste à émanciper la poétique du traduire du sémiotisme, de l'attachement au signe et au mot qui atomise la véritable cible du traduire: le discours qui forme un continu, un texte structuré par le rythme et la prosodie: "Quelles que soient les langues, il n'y a qu'une *source*, c'est ce que fait un texte; il n'y a qu'une *cible*, faire dans l'autre langue ce qu'il fait" (MESCHONNIC, 1999, p. 23). Le discours est une activité qui engage des sujets, des agents locuteurs qui dans la pratique de l'écriture demeurent pétris d'oralité, celle qui est tracée par le rythme et la prosodie. Le continuum formé par cet entrelacs de l'oralité, du rythme et de la prosodie et qui confère à cette activité son enjeu et sa portée ne se résout pas dans "une anthropologie de la totalité, mais une sémantique de l'infini" (MESCHONNIC, 1999, p. 24). Cette subjectivation à l'œuvre dans le discours ne peut faire l'impasse sur l'oralité, la corporalité

et la socialité du langage, parce que “le mode de signifier, beaucoup plus que le sens des mots, est dans le rythme, comme le langage est dans le corps, ce que l’écriture inverse, en mettant *le corps dans le langage*” (MESCHONNIC, 1999, p. 25).

Le principe essentiel de cette poétique du traduire est l’invention d’une historicité par un sujet qui est lui-même construit et inventé par cette historicité. Toute traduction porte les marques – les cicatrices, dirais-je – de son origine dans le temps, qui régit aussi les conditions de son inscription dans la durée, sa postérité ou sa caducité. La loi du continu qui ne dissocie pas le signifiant et le signifié dans la poétique du traduire est liée à la finitude même du sujet qui s’y invente. C’est pourquoi la traduction est d’abord et avant tout une écriture. Ainsi que le stipule Meschonnic, “l’oralité, comme marque caractéristique d’une écriture, réalisée dans sa plénitude seulement par une écriture, c’est l’enjeu de la poétique du traduire” (MESCHONNIC, 1999, p. 29). Par conséquent, si le rythme est l’organisation du mouvement de la parole, le lieu de l’inscription d’un sujet, alors l’oralité est le primat du rythme dans le mode de signifier. Et il en découle clairement, poursuit Meschonnic, que “dans un texte littéraire, c’est l’oralité qui est à traduire” (MESCHONNIC, 1999, p. 29).

Ultimement, il s’agit de dégager les lignes de forces d’une *pensée poétique*. Meschonnic nous reporte à Goethe qui, dans son remarquable essai *Poésie et vérité*, posait une “question d’avenir”, bref une question dont la formulation esquissait le nécessité de penser un impensé, soit la force active d’une pensée poétique qui innerve jusqu’aux linéaments de la prose: “J’honore le rythme comme la rime, par quoi seulement la poésie devient poésie; mais ce qui possède une efficacité vraiment profonde et essentielle, ce qui véritablement forme et cultive, c’est ce qui reste du poète quand il est traduit en prose” (*Poésie et vérité*, III^e Partie, Livre 11). L’enjeu ici est la considération expresse d’une *pensée poétique* comme force agissante de la créativité langagière débordant la distinction, désormais obsolète, entre le discours versifié obéissant à une métrique et le discours prosaïque jusque lors jugé à sa seule valeur de véhicule d’un contenu: “La pensée poétique est la manière particulière dont un sujet transforme, en s’y inventant, les modes de signifier, de sentir, de penser, de comprendre, de lire, de voir – de vivre dans le langage. C’est un mode d’action sur le langage” (MESCHONNIC, 1999, p. 30).

En 2007, Meschonnic publie *Éthique et politique du traduire*, qui se présente comme une longue apostille aux thèses mises de l’avant dans *Poétique du traduire*. Il y explore le champ

étendu des implications éthiques et politiques de cet acte de langage singulier que constitue le traduire comme matrice d'interactions multiples engageant notre conception de l'art et de la société. Traduire est un *acte de langage*, et tout acte de langage implique une *éthique* du langage. Le condensé est déjà fort éloquent et donne le ton de l'ouvrage :

Ainsi la poétique du traduire ne saurait être comprise comme une réflexion régionale et autonome sur ce que c'est que traduire. Au contraire, la poétique du traduire montre que chaque traduire expose sa théorie du langage, et que le langage implique un continu et une interaction avec l'art, l'éthique et le politique, la politique. Traduire en est le laboratoire expérimental, le terrain majeur d'une critique des idées reçues concernant le langage, où la critique du rythme fonde une éthique et une politique du traduire (MESCHONNIC, 2007 ; quatrième de couverture).

Pour Meschonnic, en effet, une poétique du langage implique nécessairement une poétique de la société. Il pousse donc encore plus loin son engagement dans le conflit entre le poème et le signe, bref ce qu'il désigne comme le "binaire en série" ou le discontinu : le dualisme du son et du sens, de la forme et du contenu, du versifié et du prosaïque, etc. Or, précise-t-il, "le discontinu interne du signe se prolonge dans le discontinu des rapports entre individu et société". Dans le poème, l'identité n'advient que par l'altérité, par la voix précisément – son rythme – l'oralité qui est pure signifiante et, par conséquent, fondatrice du sujet et du social.

113

Qui plus est, le sens que la tradition maintenait dans une espèce d'"interrègne", suivant l'expression du philosophe politique italien Antonio Gramsci, dans les limbes de l'alternance entre le fond et la forme, n'a rien précisément d'un simple contenu, de la portion congrue du référent visé par quelque index dénotatif (*deixis*), bref un acte d'ostension, mais correspond plutôt pour Meschonnic à une force verbale, à la fois lexicale, syntaxique, rythmique, prosodique et graphique ou vocale. Il s'agit ultimement de réinscrire l'exercice du traduire comme acte de langage dans le continu corps-langue, de le faire entendre, non pas certes au sens biologique du terme, mais comme la performativité immanente du langage, l'énergie de la force verbale et rythmique marquant "l'unité du dire et du vivre". Il faut rappeler à cet égard l'influence profonde qu'a exercée sur celle de Meschonnic la pensée du grand humaniste allemand Wilhelm von Humboldt qui, mobilisant lui-même des notions introduites par Aristote, stipulait que l'exercice du langage ne correspond pas à un *ergon*, un "produit", mais bien à une *energeia*, bref une "activité".

Pour clore ce bref aperçu, j'irai de quelques observations personnelles. En fin de compte, et cela est crucial, la pratique du traduire est investie par Meschonnic d'un rôle proprement *heuristique* : dans la mesure où elle s'invente constamment, sa fécondité est révélatrice des enjeux et de la portée de l'action poétique en œuvre dans tout acte de langage. Pour y aller ici d'une brève incise sous forme de note de lecture, on constate combien décisive est l'influence de la pensée de Meschonnic sur le fort appréciable ouvrage de longue haleine que nous a livré Barbara Folkart avec *Second Finding*, qui convient aussi de la valeur proprement heuristique de l'acte poétique (FOLKART, 2007). Pensée dans toute sa rigueur, cette poétique du traduire permet d'en découdre avec l'enfermement binaire du réductionnisme sémiotique, qui fait du langage une simple production de signes, mais aussi de déblayer les horizons en vue d'une compréhension optimale de la profonde solidarité entre culture et langage, individu et société. Le poème est au cœur de cette opération puisqu'il engage la transformation d'une forme de vie qui est le langage lui-même et dont l'élément, rythme et prosodie, est la matrice d'une subjectivation qui a prise dans la mise en discours de l'expérience, activant constamment le point d'émergence ou le plan d'effraction du sujet exposé à l'altérité dans la forme en acte qu'est le poème. Plutôt que de se recommander de quelque indicible et de se laisser rançonner par la prétendue objection préjudicielle associée à l'impossibilité de traduire, la saisie du poème doit s'attacher à l'inaliénable qui caractérise son altérité propre, l'hétéronomie de la forme-sujet qui s'y actualise en cristallisant dans les scansion du rythme divers registres de l'hétérogénéité hébergeant le maillage du continuum formé par une myriade de formes d'acculturation, d'hybridation et de métissage.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BENJAMIN, Walter. Über Sprache überhaupt und über die Sprache des Menschen. In TIEDEMANN, Rolf; SCHWEPPENHÄUSER, Hermann (Dir.). **Gesammelte Schriften**. Bd. II/1. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1991. p. 140-157.

_____. L'abandon du traducteur. Prolégomènes à la traduction des *Tableaux parisiens* de Charles Baudelaire. Traduit, annoté et commenté par Laurent Lamy et Alexis Nous. **TTR**, v. X, n. 2, p. 13-69, 1997.

_____. *Les Affinités électives* de Goethe. In : _____. **Œuvres I**. Traduction de Maurice Gandillac revue par Rainer Rochlitz, Paris, Gallimard, 2000. p. 274-395

BERMAN, Antoine. **L'épreuve de l'étranger**. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Paris: Gallimard, 1984.

_____. **Pour une critique des traductions**: John Donne. Paris: Gallimard, 1995.

_____. **L'âge de la traduction**. "La tâche du traducteur" de Walter Benjamin, un commentaire. Texte établi par Isabelle Berman avec la collaboration de Valentina Sommella. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 2008. (coll. "Intempestives")

CHOMSKY, Noam. **Aspects de la théorie syntaxique**. Traduction par Jean-Claude Milner. Paris: Éditions du Seuil, 1971.

DUNCAN, Robert. **L'Ouverture du champ**. Traduction de Martin Richet. Paris: Éditions José Corti, 2012. (coll. série américaine)

ECO, Umberto. **Dire presque la même chose**. Expériences de traduction. Traduction par Myriem Bouzaher. Paris: Grasset, 2006.

FOLKART Barbara. **Second finding**. A poetics of translation. Ottawa: University of Ottawa Press, 2007.

GAUVREAU, Claude. **Étal mixte et autres poèmes 1948/1970**. Montréal : L'Hexagone, 1993.

HÖLDERLIN, Friedrich. **L'Antigone de Sophocle**, suivi de **La césure du spéculatif**, par Philippe Lacoue-Labarthe, édition bilingue. Paris: Christian Bourgois, 1978.

_____. **Fragments de poétique et autres textes**. Édition bilingue, présentation, traduction et notes de Jean-François Courtine. Paris: Imprimerie Nationale, 2006.

JAKOBSON, Roman. **Essais de linguistique générale**. t. 1: Les fondations du langage. Trad. par Nicolas Ruwet. Paris: Minuit, 1963.

KHLEBNIKOV, Vélimir. **Zanguezi & autres poèmes**. Traduit du russe par Jean-Claude Lanne. Paris: Flammarion, 1996.

LAROSE, Robert. **Théories contemporaines de la traduction**. Sillery: Presses de l'Université du Québec, 1987.

MESCHONNIC, Henri. **Pour la poétique II**: épistémologie de l'écriture/Poétique de la traduction. Paris: Gallimard, 1973.

_____. Traduire, situer. In: _____. **Pour la poétique V** : poesie sans réponse. Paris: Gallimard, 1978. p. 187-268.

_____. **Poétique du traduire**. Lagrasse: Verdier, 1999.

_____. **Éthique et politique du traduire**. Lagrasse : Verdier, 2007.

ORTEGA Y GASSET, José. Misère et splendeur de la traduction. Traduction et avant-propos de Clara For. **TTR**, v. XVII, n. 1, p. 13-53, 2004.

PÉNISSON, Pierre. **Johann Gottfried Herder**. La raison dans les peuples. Paris: Éditions du Cerf, 1992.

QUINE, Willard Van Orman. **Word and Object**. Cambridge, MA: MIT Press, 1969; Traduction du française par Joseph Dopp et Paul Gauchet, *Le mot et la chose*. Paris: Flammarion, 1978.

ROSENZWEIG, Franz. **L'écriture, le verbe et autres essais**. Traduction, notes et préface de Jean-Luc Evard. Paris: PUF, 1998.

SOULEZ, Antonia (Dir.). **Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits**. Traduction de l'allemand par Barbara Cassin, Anne Guitard, Jan Sebestik et Antonia Soulez. Paris: PUF, 1985.

SPIVAK, Gayatri Chakravory. The politics of translation. In: L. VENUTI, L. 397-416; d'abord paru in SPIVAK, G. **Outside the teaching machine**. Londres/New York: Routledge, 1993. p. 179-200.

116 STEINER, George. **Après Babel**. Une poétique du dire et de la traduction. Traduction par Lucienne Lotringer. Paris: Albin Michel, 1978.

SUPERVIELLE, Jules. **Gedichte**. Deutsch von Paul Celan. Frankfurt am Main: Insel Verlag, 1968.

VENUTI, Lawrence. **The translation studies reader**. London/New York: Routledge, 2000.

WITTGENSTEIN, Ludwig. **Schriften**: Tractatus Logico-Philosophicus, Tagebücher, Philosophische Untersuchungen. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1960.

¹ Voir GAUVREAU, 1993.

² Voir KHLEBNIKOV, 1996.

³ Voir STEINER, 1978, p. 365.

⁴ Voir SUPERVIELLE, 1968.

⁵ Voir HÖLDERLIN, 2006.

⁶ Voir HÖLDERLIN, 1978.

⁷ Cité in PÉNISSON, 1992, p. 164.